



LES CAHIERS EUROPEENS DE SCIENCES PO.

> N° 06/2006

**Les « nostalgiques de la
RDA » : entre deuil
impossible et poursuite d'une
utopie**

> Marina Chauillac



SciencesPo.

Centre d'études européennes

Les Cahiers européens de Sciences Po.

n° 06/2006

MARINA CHAULIAC

Les “nostalgiques de la RDA” : Entre deuil impossible et poursuite d’une utopie¹

Marina Chauliac, CETSAH/Centre Marc Bloch

Citation : Marina Chauliac (2006), “Les « nostalgiques de la RDA » : entre deuil impossible et poursuite d’une utopie”, *Les Cahiers européens de Sciences Po*, n° 06.

¹ Ce texte est issu d’une présentation orale au colloque « Expériences et mémoires : partager en français la diversité du monde », organisé par l’Agence Universitaire de la Francophonie, Bucarest, du 12 au 16 septembre 2006. Une version plus complète sera notamment publiée dans *Allemagne d’aujourd’hui*, cahier spécial « Usages du passé dans les nouveaux Länder » au printemps 2007.

La question de la nostalgie de la RDA sera abordée ici à travers l'étude d'un groupe particulier, l'ancienne élite politique est-allemande qui a participé à la construction de la RDA dans les années 50.

Interprété comme un phénomène de mode ou comme le symptôme d'un malaise identitaire, le thème de la nostalgie de la RDA ou de l'ostalgie est aujourd'hui un thème récurrent dans les médias, notamment depuis 2003 avec le succès du film *Good Bye Lenin*, ou l'apparition de shows télévisés mettant à l'honneur des produits et des vedettes de l'ex-RDA. Des enquêtes quantitatives témoigneraient dans cette même idée d'une revalorisation de l'image de la RDA ces dernières années ainsi que de la difficulté pour les habitants des nouveaux Länder de s'identifier à l'Allemagne unifiée : 53 % des anciens citoyens de la RDA se perçoivent avant tout est-allemands et 41 % en tant qu'allemands¹.

Aux discours alarmistes mettant en garde contre une mémoire constituant un danger pour la démocratie et pour l'intégration des Allemands de l'Est, répond une volonté de traduire cette vision positive de la RDA en termes de réaction face aux conditions dans lesquelles a eu lieu l'unification. On retrouve schématiquement ces positions dans l'analyse des causes de l'ostalgie : d'un côté, on considère que les citoyens est-allemands seraient encore trop imprégnés par l'idéologie de l'ancien système, de l'autre, la situation économique des nouveaux Länder mais aussi la non prise en compte, voire le discrédit du passé est-allemand seraient la cause principale de ces réactions de défense identitaire.

J'ai choisi ici de m'interroger sur cette mémoire nostalgique à partir d'une enquête sur d'anciens fonctionnaires qui ont eu un poste de responsabilité au sein du parti au pouvoir en RDA, le SED. Il s'agit de personnes nées entre 1926 et 1939 aujourd'hui membres du parti qui a succédé au SED, le parti du socialisme démocratique (PDS) qui cumulent les critères utilisés aujourd'hui pour définir les « nostalgiques de la RDA », ceci de par leur âge, leur fonctions, leurs positions politiques avant 1989 et les désavantages qui en ont découlé après l'unification, désavantages aussi bien matériels (par ex pour nombre d'entre eux une réduction du montant de leur retraite) que symboliques (perte d'un statut social). A partir d'observations faites au cours de leurs rencontres ainsi que des entretiens réalisés auprès de 15 d'entre eux, j'ai tenté de cerner la relation qu'ils entretiennent avec la RDA, la façon dont ils se définissent aujourd'hui et plus généralement comment se manifeste et se caractérise ici la nostalgie de la RDA?

Mais avant d'évoquer les résultats de l'enquête, je voudrais revenir sur la notion même de nostalgie qui renvoie actuellement de façon imprécise à quelque chose qui oscille entre monde politiques et divertissements. Le terme a servi tout d'abord au domaine médical à désigner une forme de mélancolie suscitée par la coupure avec son pays ou région d'origine, a lui-même pris des

¹ contre respectivement 24 et 70 % d'Allemands de l'Ouest. Cf Elisabeth Noelle-Neumann und Renate Köcher (Hrsg.) *Allensbacher Jahrbuch der Demoskopie 1998 - 2002*, Band 11, Allensbach, München, Verlag für Demoskopie, KG Saur Verlag, 2002, p. 525

connotations très différentes au cours des siècles, notamment en tant qu'objet littéraire². Pour notre exposé nous considérerons la nostalgie en tant que sentiment de perte à la fois spatiale et temporelle, aspiration à un ailleurs qui n'existe plus. Ceci conduit à une vision positive, voire idéalisée du passé par rapport au présent, de la RDA par rapport à l'Allemagne actuelle, assimilée dans sa dimension politique à la RFA³. On considèrera donc que les nostalgiques de la RDA se sentent liés de façon affective à la société et/ou l'ancien régime politique est-allemands qu'il considère de façon générale meilleurs que la société et le régime actuels.

A ce titre et pour clore ce point, il faut noter le lien entre l'ostalgie et le PDS⁴. Les membres du PDS sont pour une majorité d'entre eux âgé de plus de 60 ans (80% en 2000)⁵, issus du SED, pour 98% d'entre eux⁶. En partie porteur des revendications spécifiques des Allemands de l'Est, le PDS se veut critique à l'encontre de la RDA tout en reconnaissant les aspects positifs et des progrès que celle-ci a apportés⁷. Aussi faut-il prendre en considération son rôle éventuel dans la dimension publique de la mémoire nostalgique de la RDA.

L'ostalgie s'apparente, pour les personnes que j'ai interrogées, à une forme d'exil : « Ce sera toujours mon *Heimat*. Je serai toujours citoyen de la RDA. Je ne m'habituerai jamais aux normes bourgeoises », me disait l'un de mes interlocuteurs. Le sentiment d'avoir perdu son pays, son identité est partagé de façon égale au sein de cette élite politique déchue.

Le discours sur le passé, même dans ses éléments les plus autobiographiques, est marqué par la volonté de mettre en avant les aspects positifs de la société et du régime est-allemand dans une comparaison en défaveur de la situation actuelle. C'est un discours très formaté en ce qui concerne non seulement la dimension idéologique et le fonctionnement du régime mais aussi la perception de la vie collective. Les arguments sont bien rodés : le travail pour tous, un meilleur système de santé, des

² Le terme « nostalgie » est un néologisme formé par le médecin alsacien Johannes Hofer en 1688 pour désigner une maladie causée par le mal du pays, et qui associait un état dépressif à de graves perturbations physiologiques menant régulièrement à la mort, à défaut du seul traitement possible, le retour dans son pays. Pour plus de précisions : Jean Starobinski « Le concept de nostalgie » in *Diogène*, n 54, 1966, p. 92–115, ou encore Marina Chauliac « La nostalgie de l'époque communiste : émergence d'une nouvelle mémoire collective en Europe de l'Est ? Synthèse du colloque » <http://www.portedeurope.org/> (Recherches/ Histoire et sociologie de la mémoire dans l'Europe post-communiste)

³ Voir aussi Katja Neller, S Isabell Thaidigsman : « le terme de „nostalgie de la RDA“ [DDR-Nostalgie] est approprié dans le sens où il recouvre un jugement rétrospectif positif de l'ancienne RDA qui en partie se réfère à une comparaison rationnelle des compétences entre la RDA et la RFA (jugement de performance), en partie à une idéalisation affective qui cache les aspects négatifs bien connus du régime de la RDA (comme par exemple, la surveillance de la Stasi, le manque de liberté pour voyager ou l'économie de pénurie) derrière des représentations nostalgiques » ("Das Vertretenheitsgefühl der Ostdeutschen durch die PDS: DDR-Nostalgie und andere Erklärungsfaktoren im Vergleich", in: *Politische Vierteljahresschrift* 43, 2002, p. 425)

⁴ Une thèse que l'on peut qualifier d'« identitaire » justifie notamment l'existence du PDS à travers des facteurs mélangeant idéologie, nostalgie et protestation à l'encontre du système ouest-allemand qui a été imposé à l'Est Gero Neugebauer, Richard Stöss, : *Die PDS. Geschichte, Organisation, Wähler, Konkurrenten*, Opladen. 1996 ou encore Sigrid Koch-Baumgarten „Postkommunistischen im Spagat. Zur Funktion der PDS im Parteiensystem“, in *Deutschland Archiv*, 30 Jg, 1997, pp. 864 – 878

⁵ Kai Arzheimer „Stichwort: PDS“. In: Martin und Sylvia Greiffenhagen: *Handwörterbuch zur politischen Kultur der Bundesrepublik Deutschland. Ein Lehr- und Nachschlagewerk*. Wiesbaden: Westdeutscher Verlag 2002, pp. 324-330

⁶ Patrick Moreau *Die PDS: Profil einer antidemokratischen Partei*, München, Atwerb-Verl., 1998

⁷ Voir notamment le discours d'ouverture de Hans Modrow (président d'honneur du PDS) lors du 10ème Congrès du Parti le 29-30 avril 2006 à Halle « La conviction socialiste et un socialisme démocratique seront les défis du nouveau parti » : « de la même façon je me reconnais dans les résultats historiques [de la RDA] liés à la protection de la paix, au progrès social et à ce qu'ont construit des millions de personnes. Cela fait encore partie de la cause actuelle. »

transports, des loyers bon marché, une politique exemplaire en matière d'éducation, des possibilités de formation pour tous (avec l'exemple de la chancelière, fille de pasteur, Angela Merkel à l'appui), un taux d'activité très élevé chez les femmes, peu de criminalité, un pacifisme qui fait contraste avec la participation de l'armée allemande dans les conflits actuels, enfin l'esprit de solidarité, l'entraide.

Ce qui est remarquable ici c'est que l'uniformité de ce discours est lié à l'existence d'un monde à part, dans lequel les idées, le langage, les traditions de la RDA continuent en quelque sorte de perdurer qui est reconstitué grâce aux réunions du PDS, aux réseaux d'anciens collègues, aux sources d'informations communes.

L'homogénéité se retrouve également dans les décors d'appartements, les quartiers d'habitation. On reste entre soi. Alors que tous s'accordent pour déplorer la fin de l'entraide, du collectif, la plupart des personnes rencontrées exposent longuement les liens qui demeurent : avec ses voisins, avec ses amis, avec l'ancien représentant du collectif des habitants du quartier (que tout le monde continue à aller voir quand il y a un problème).

Les réseaux anciens fonctionnaires du SED sont particulièrement actifs. Par exemple, un ancien secrétaire du SED à l'ambassade de la RDA à Prague, décrit ainsi ses relations avec ses anciens collègues : « c'est la solidarité des mineurs qui vont s'entraider, se soutenir. C'est appliqué aujourd'hui dans le cas de petits groupes de la RDA qui se sont maintenus et qui partagent le même sentiment. [...] Et nous en avons besoin parce que nous nous sentons tellement étrangers dans cette société que nous voulons nous sentir à nouveau bien ».

Ce type de rencontre est très fréquent non seulement pour les anciens collaborateurs de telle ou telle section du parti, mais aussi les personnes qui ont travaillé ensemble au sein d'un ministère, d'une maison d'édition, du syndicat d'une école, etc. Selon son parcours, une même personne pourra appartenir à plusieurs de ces cercles qui pour plus petits, sont composés d'une dizaine de membres, pour les plus grands, quelques centaines de personnes. Sans occulter les rapports d'amitiés qui ont pu se tisser et se renforcer après l'épreuve de l'unification, les relations demeurent encore de type professionnel, avec un respect de la hiérarchie (par exemple, on écouterait très différemment son ancien chef ou son subordonné).

Pour une personne extérieure, être admis dans ce milieu ne va pas de soi. Il faut être recommandé, et souvent se prêter à une interrogation en règle concernant ses opinions politiques.

La dernière présidente du syndicat est-allemand qui participe à plusieurs de ces rencontres, m'explique : « Cela est lié au fait que l'on a travaillé longtemps ensemble. On veut échanger des informations. Chaque jour, un tel apprend cela ou cela dans le journal et on veut en parler. »

La volonté de se tenir informé de l'actualité et surtout de ce qui est dit et écrit sur la RDA prend une dimension non négligeable dans la vie de mes interlocuteurs. Beaucoup insistent sur la nécessité d'être à la fois éclairé et critique.

Le choc de la fin de la RDA s'est accompagné du besoin de comprendre ce qui avait dysfonctionné. « Ce n'est pas une question de nostalgie mais de tenter de savoir comment cela s'est passé », expliquait un des anciens fonctionnaires du SED. Les interprétations sont récurrentes : faillite économique, trahison de l'URSS, manipulation des foules par les occidentaux, incompetence ou surdité du Politbüro et en premier lieu de Erich Honecker.

Cette attitude est présentée comme réaliste : il s'agit de faits, appuyés par des documents – brochures, ouvrages - qui me seront constamment montrés, souvent donnés lors des entretiens. Les preuves doivent pouvoir être ainsi apportées. Mais surtout, chacun se perçoit comme quelqu'un de critique hier comme aujourd'hui.

Cette volonté de comprendre et d'expliquer la chute du régime et, par là-même, leur propre chute demeure cloisonnée dans un langage et un environnement connu. Comment dès lors concevoir la relation entretenue avec la RDA : s'agit-il d'une fermeture au monde qui les entoure ? Aspirent-ils au contraire à la reformation de l'Etat est-allemand ?

Si le souhait d'avoir à nouveau la RDA n'est pas absent ici, personne ne semble y croire vraiment, et surtout, pour des personnes qui ont vécu la période nazie, « la RDA était une pièce unique. Elle ne peut être refaite, imitée ou répétée. La RDA était un produit de son époque. ». (Ancien second secrétaire du parti pour le Bezirk de Berlin)

Ce qu'expriment les opinions recueillies est, en fait, plus l'impossibilité de concevoir l'Allemagne autrement que divisée, irréductiblement scindée entre l'Est et l'Ouest. Si les expériences de confrontation avec des personnes de l'Ouest semblent plutôt rares et souvent négatives, l'Ouest en tant que miroir inversé de la RDA est par ailleurs omniprésent dans les propos recueillis.

Comment définir cette forme d'identification avec la RDA ? Faut-il y voir une forme de sentiment tragique, sans espoir, un symptôme d'inadaptation au temps présent, qui maintient la personne dans une incapacité d'entreprendre ou bien pousse-t-elle l'individu à agir pour transformer un environnement actuel inacceptable ? Comme nous venons de le voir, on assiste à la construction d'un monde fermé aux idées extérieures qui maintient une forme d'identité (locale, « professionnelle », politique) pour les personnes concernées. La question qui se pose est dès lors celle de leur confrontation avec le nouvel ordre social.

Afin d'avoir un poids politique réel, il faudrait que ces anciens fonctionnaires du SED soient présents dans les instances dirigeantes du PDS. Or aucun n'a pris de véritable fonction au sein du parti est-allemand : Leurs réticences à s'engager dans un système de démocratie représentative font d'ailleurs écho aux réticences du PDS actuellement dominé par les « modernistes » et les « pragmatistes » à leur donner des responsabilités. Ceci peut se lire dans le clivage entre les représentants du parti et l'ensemble des membres : en 1995, 70 % des membres avaient plus de 55 ans, contre seulement 22% des délégués pour le Congrès du parti.

Si la transmission d'une certaine interprétation de la société passée et actuelle se fait difficilement au sein du PDS, elle ne s'opère pas non plus au sein de la famille. Certes la génération de leurs enfants qui ont passé une grande part de leur vie en RDA s'inscrit encore parfois dans la même vision du monde, mais cela ne fonctionne plus avec les petits enfants. Tous constatent que les conditions sont tellement différentes que les plus jeunes ne peuvent poursuivre la même voie

A défaut d'une transmission de leur représentation du passé par le PDS ou leurs descendants, reste la possibilité de laisser une trace écrite. Deux des personnes interviewées ont publié un livre en partie autobiographique. Il s'agit non seulement ici de témoigner de ce qu'ils ont vécu mais aussi de rétablir

ce qu'ils considèrent comme la vérité sur la RDA, de s'opposer à l'histoire écrite par les vainqueurs. Car on a ici une fusion entre sa propre biographie et l'histoire de la RDA : quand on dévalorise l'une, on dévalorise l'autre⁸. La plupart acceptent de témoigner afin de restaurer une certaine image de la RDA et d'eux-mêmes. Ceci s'opère en premier lieu par le fait d'avoir travaillé de façon honnête, en second lieu de ne pas avoir retourné sa veste au moment de la chute du mur, d'être resté fidèle à ses idées.

De façon générale, il faut considérer que la parole de cette élite politique trouve une certaine place dans l'espace public. Même les anciens officiers de la Stasi ont leur site Internet (site destiné à informer les internautes sur ce qu'était réellement le travail de l'ancien ministère de sécurité d'Etat)⁹.

Mes interlocuteurs, toujours membres du parti héritier du SED¹⁰ disent ne pas pouvoir renoncer à un engagement politique. Ceci pour des raisons avant tout affectives : « c'est dans le lait maternel », Quitter le parti peut être aussi considéré comme une forme de lâcheté ou de trahison de ses idéaux : « Les camarades m'ont demandé "viens-tu avec nous ?" J'ai dit bien sûr. Je n'ai pas été hypocrite durant 40 ans. Je n'ai pas expliqué durant 40 ans "je suis pour la société socialiste et pour la gauche" pour dire maintenant que je ne le suis plus »

Il me semble toucher ici un point important pour comprendre la forme que peut prendre la nostalgie de la RDA : la poursuite de l'engagement qui caractérise les personnes que j'ai côtoyées, les pousse à envisager un avenir meilleur. Ce futur idéal qu'ils conçoivent à partir de leur expérience au sein de la RDA, ils m'en parlent à demi-mot, reconnaissant bien – pour eux qui se veulent réalistes – la faible probabilité que cela advienne. La nostalgie semble ici rejoindre l'utopie. Celle-ci s'inscrit dans leur vision d'eux-mêmes en tant que personnes critiques et informées: le fait de mettre en avant certains points négatifs de la RDA est une façon de revendiquer une meilleure RDA.

Pour eux, le combat continue, même s'il est un peu modifié : il est aujourd'hui dirigé contre le néolibéralisme. Plusieurs veulent voir dans la situation actuelle les prémises annonçant l'échec du capitalisme, où les mêmes conditions d'avant le nazisme ou de l'après-guerre (chômage, situation sociale qui se dégrade) sont réunies pour favoriser l'apparition d'un nouveau projet politique. Peu à peu émergerait la prise de conscience que la RDA « ce n'était pas si mal », « le capitalisme a rendu plus clair ce que la RDA a fait pour les gens »¹¹.

La distinction proposée par Jean Séguy entre deux types d'utopies éclaire utilement cette ambivalence entre regard sur le passé et engagement pour le futur¹². Partant d'une définition de l'utopie basée sur « la capacité à imaginer et mettre en œuvre une façon de "vivre autrement" que

⁸ Dietmar Keller „Zwischen Anspruch und eigener Blockade. Zur einigen Fragen des Verhältnisses der PDS zur Geschichte der SED und der DDR“, in Michael Brie Die PDS: *Postkommunistischen Kaderorganisation, ostdeutscher traditionsverein oder linke Volkspartei?* Op.cit., p. 142

⁹ <http://www.mfs-insider.de/> qui a pour objectif d'établir une histoire critique et objective de la Stasi et de la RDA. Voir aussi l'article « Die Stasi Rentner », in *Die Zeit* 20.07.06

¹⁰ Une des personnes interviewées venait de quitter le parti parce qu'il me disait ne plus pouvoir faire un travail de militant tel qu'il l'entendait (distribution de tracts, participation aux réunions...) à cause de la maladie de sa femme.

¹¹ Propos recueillis lors d'une réunion d'anciens fonctionnaires du SED à la Karl-Liebknecht-Haus le 14.01.05

¹² Si sa lecture de l'utopie est née de sa réflexion sur des communautés religieuses, il a lui-même envisagé à plusieurs reprises son application à des formations profanes. (par ex. : Jean Séguy « Introduction » de *Conflit ou utopie, ou réformer l'Eglise. Parcours wébérien en douze essais* Paris, Ed. du Cerf, 1999, p. 33)

dans la société globale ou dans l'Eglise »¹³, il voit dans celle-ci une critique du présent qui peut revêtir deux modalités. La première, nommée « utopie progressive » s'inscrit dans le sens indiqué par le changement social perçu comme inévitable, tout en « présageant une lenteur fatale dans l'installation des conditions nouvelles » tandis que l'« utopie rétrogressive » qui refuse de suivre le sens indiqué par les changements actuels, rend le présent « coupable de tolérer la moindre part d'un changement en une direction funeste »¹⁴. La notion qui a été avant tout envisagée dans le cadre d'une philosophie de l'histoire, en tant que guide pour l'action révolutionnaire, destinée à encourager un processus historique¹⁵, prend une autre dimension dans son application à un groupe social particulier. Alors que l'utopie progressive, tournée vers un futur certain, peut se heurter à des conditions actuelles qui mettent en doute les potentialités du changement social, la fin d'un Etat garant de la bonne marche de l'histoire peut signer la fin de la confiance dans l'avènement de la société communiste (déjà mise à mal par la routinisation du régime). Il est alors possible qu'elle se transforme en « utopie rétrogressive ». Cette transformation de l'utopie communiste doit signifier ici avant tout la possibilité d'énoncer une alternative à la RFA, une critique de l'ordre social existant sur la base d'un passé qui offrirait le cadre permettant l'accomplissement futur de la société idéale. L'évocation de la RDA est alors le moyen de rappeler que la société actuelle s'éloigne toujours plus d'un idéal de justice et solidarité sociale et que le retour à d'autres cadres de pensées et de comportements valables autrefois, offre un projet de rechange.

La RDA est en quelque sorte le lieu de projection non seulement de ses frustrations mais aussi de ses espoirs actuels, reflet de ceux que l'on avait autrefois. L'impossibilité de changer une certaine interprétation des événements ne conduit pas à un mouvement politique au sein des nouveaux *Länder*. Mais ce qui est frappant dans le cas étudié, c'est le non-renoncement à l'espoir d'un changement ou d'un retour à la RDA. Comme la nostalgie, l'utopie renvoie à un ailleurs qui n'existe pas (ou n'existe plus) et qui permet de s'évader d'un réel inacceptable¹⁶. La résistance à la diffusion des valeurs actuelles de la société allemande et la volonté de préserver le ferment utopique du passé de la RDA correspondent au modèle de Jean Séguy, à ceci près que cette utopie tournée vers le passé ne se réalise pas en tant que force mobilisatrice. Si certaines valeurs portées par les anciens fonctionnaires du SED sont certes partagées par une grande part de la population des nouveaux *Länder*, comme les sondages en témoignent, ce n'est pas le projet politique socialiste qui s'impose aujourd'hui. Le lien avec le projet d'autrefois est avant tout un résidu d'une identité passée qui ne trouve pas aujourd'hui de matière suffisante pour attirer les nouvelles générations. Dès lors, l'absence

¹³ *Ibid.*, p. 31

¹⁴ Jean Séguy « La socialisation utopique aux valeurs », *Archives de Sciences Sociales des Religions*, 50/1 (juillet-septembre), 1980, p. 13

¹⁵ Voir notamment Ernst Bloch *Geist der Utopie*. Bearb. Neuauf. der 2. Fassung von 1923, 2. Aufl. Frankfurt a.M., Suhrkamp, 1991, *Das Prinzip Hoffnung*. 5. Aufl. Frankfurt a.M., Suhrkamp, 1998 ou Karl Mannheim *Idéologie et utopie*, Paris, Gallimard, 1956 (1ère éd. 1929)

¹⁶ En 1516 Thomas More invente le mot latin : « Utopia » construit à partir du grec " non, ne ... pas " et « topos » (région, lieu) pour désigner une île située « en aucun lieu ». L'ambiguïté de cette négation - le gouvernement idéal proposé par Thomas More peut être interprété comme imaginaire, inédit ou encore impossible - annonce les interprétations futures du mot.

de transmission ou d'adhésion au projet utopique en tant que système de pensée global est peut-être le signe le plus tangible de la frontière entre utopie et nostalgie.